

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Entretien avec Denys Arcand

Yves Rousseau

Volume 8, numéro 4, juin-août 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34262ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, Y. (1989). Entretien avec Denys Arcand. *Ciné-Bulles*, 8, (4), 4-7.

Yves Rousseau

« Jésus de Montréal, c'est aussi l'histoire de ma vie. »

■ Rencontrer Denys Arcand à l'occasion de la sortie de **Jésus de Montréal** est un des rendez-vous incon-

tournables de l'année 1989 du cinéma québécois, année qui semble déjà fort bien dotée en succès public et critique pour nos longs métrages. Au moment de lire ces lignes, l'inconnu de Cannes sera dissipé, et peu importe l'accueil réservé à son film, Denys Arcand risque fort d'être l'homme de l'heure. Nous l'avons rencontré quelques jours avant son départ, dans les bureaux de Max Films où il semblait, et de loin, le plus détendu et le plus serein membre d'un groupe absorbé par les derniers détails du compte à rebours d'un lancement digne de la NASA. Fin renard, Denys Arcand sait que la Fortune est une maîtresse exigeante et imprévisible. Il sait surtout ce qu'il ne faut pas faire, c'est-à-dire promettre la lune à une meute de journalistes et à un public qui avait largement plébiscité son dernier film, **le Déclin de l'empire américain**. Depuis sa sortie, Arcand n'avait de cesse de répéter « You're as good as your last movie », façon de nous (et de se) préparer à la prochaine étape. C'est donc un créateur en pleine possession de ses moyens, qui met un grand soin à gérer le succès, qui nous parle d'un film que nous n'avons pas encore vu (il le sera deux jours plus tard) et qui, de son propre aveu, ne lui appartient déjà plus.

Ciné-Bulles : Auriez-vous des pistes à me suggérer pour vous interviewer à propos de **Jésus de Montréal** ?

Denys Arcand : C'est difficile, c'est un film extrêmement compliqué qui, en apparence du moins, part dans toutes les directions. C'est très difficile à résumer. On a eu le même problème

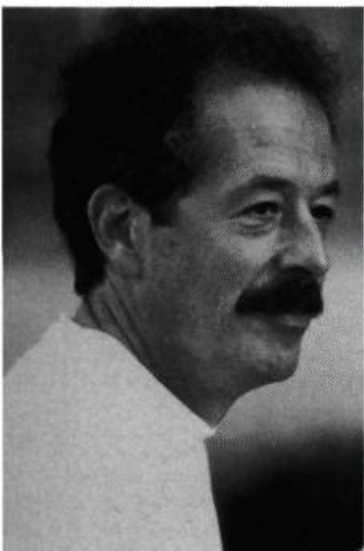
pour l'affiche, où divers projets nous ont été soumis mais aucun n'arrivait à exprimer la totalité du film. On avait un Jésus en croix mais ce n'est qu'une demi-heure du film; ou encore des filles qui dansent pour une publicité de bière mais c'est aussi un petit aspect du film. Le film recouvre une étendue, une espèce de magma de la vie à Montréal aujourd'hui, à la fin des années 80.

Ciné-Bulles : Quelle est la logique d'une machine de promotion qui met l'embargo sur un film et vous fait faire des entrevues, un travail de promotion ?

Denys Arcand : Ouais... Ben... Ce n'est pas la logique de la machine de promotion... C'est que le film est très récent. La première bonne copie est arrivée hier matin, je pars pour Cannes dans quelques jours et je risque d'y être longtemps. C'est l'événement Cannes qui vient perturber le fait qu'on donne des entrevues avant de montrer le film. La machine de promotion, non seulement m'échappe mais ne m'appartient pas du tout. Mon dernier paiement arrive le jour du mix final. Cela peut paraître anodin mais c'est un détail révélateur. Cela signifie que le jour où une copie zéro est livrée, le film ne m'appartient plus du tout. Pour tous les films faits ici c'est comme cela, le distributeur a tous les droits. Je ne décide plus rien. À ce moment, tout ce que je fais est de donner 30 jours de promotion. J'ai eu ma leçon avec **le Déclin de l'empire américain** où j'ai perdu un an de ma vie à faire de la promotion. Cette fois, je me suis protégé, on apprend en vieillissant. C'est un peu de ma faute si la machine compresse la promotion. Nous avons besoin des festivals, contrairement aux Américains qui ont un énorme haut-parleur qui fait que, lorsqu'on vend un film, on passe à *Johnny Carson*, au *Today Show*, à *Good Morning America* et que le *Time Magazine* fait un spécial, le *Poeple*, etc.

Ciné-Bulles : Est-ce que vous avez peur qu'un effet **Gala** puisse se produire pour **Jésus de Montréal** ?

Denys Arcand : Je ne crois pas. Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'affaire **Gala**, c'est qu'on annonçait au départ un événement culturel de grande envergure, pratiquement un chef-d'oeuvre. J'ai fait mon film en n'annonçant rien du tout; au contraire, le plateau était fermé aux journalistes. On a jamais dit qu'il fallait s'attendre à quelque chose d'exceptionnel. Si c'est cela, tant mieux.



Entretien avec Denys Arcand

Ciné-Bulles : Il y a une structure qui existe dans la plupart de vos films mettant en parallèle deux espaces ou deux univers. Cinéastes et ouvriers dans **On est au coton** et **Gina**, Machiavel et le peuple dans **le Confort et l'indifférence**, gangsters et bourgeois dans **Réjeanne Padovani**, cuisine et gymnase dans **le Déclin de l'empire américain**. Est-ce qu'on retrouve cette structure dans **Jésus de Montréal** ?

Denys Arcand : C'est un film qui est beaucoup plus centré sur un personnage principal (qu'on ne quitte pratiquement jamais) et le groupe qui entoure cette personne. Peut-être que vous trouverez ces espaces d'une manière ou d'une autre. Lothaire Bluteau, qui joue le rôle principal, a été sur le plateau pendant 44 des 45 jours de tournage. Ce n'est donc pas un film avec un contrepoint entre deux univers. On le suit tout au long du film mais il y a aussi 70 rôles secondaires. J'ai essayé d'écrire comme est écrit l'Évangile selon Saint-Marc (mon préféré). Dans cet Évangile, il y a un personnage principal qui est entouré de disciples, quatre ou cinq disciples principaux, et il va partout. C'est une marche à travers la Galilée. Il rencontre Marie-Madeleine, Marie sa mère, Ponce Pilate, les grands prêtres, jusqu'à ce qu'il meure. C'est un film plus linéaire mais avec des personnages secondaires qui viennent dire parfois deux ou trois phrases, d'autres qu'on ne voit qu'une fois.

Ciné-Bulles : La difficulté est-elle de réussir à

faire exister ces personnages dans une très courte présence.

Denys Arcand : J'ai été très chanceux dans une certaine mesure parce que le fait d'avoir fait **le Déclin de l'empire américain** m'a donné une réputation telle à Montréal que beaucoup d'acteurs célèbres sont venus faire des rôles avec parfois une ou deux répliques: Marc Messier, Monique Miller, Andrée Lachapelle, Pauline Martin, Jean-Louis Millette. J'ai presque le bottin de l'Union des artistes. Comme des *caméo* qui sont traités cinématographiquement, des gens qui passent et donnent une performance de très haut calibre. Ce sont tous de très bons comédiens qui peuvent immédiatement camper un personnage en une demie-phrase.

Ciné-Bulles : Je suis obligé de prendre ce que vous me dites pour du cash. (rires)

Denys Arcand : (rires) C'est parfait.

Ciné-Bulles : Est-ce que vous vous considérez cynique au sens où les Grecs l'entendaient ?

Denys Arcand : Dans le sens des Grecs, peut-être bien. J'ai souvent eu des ennuis avec cet espèce de qualificatif dont on m'a coiffé. J'ai toujours pensé que je décrivais la réalité, c'est-à-dire que je regarde ce qui se passe devant moi et je le retraduis en film. Ce regard parfois un peu détaché passe pour du cynisme et les gens disent: « Ce n'est pas comme cela, on a pas le droit de



Catherine Wilkening et
Johanne-Marie Tremblay
dans **Jésus de Montréal**

Entretien avec Denys Arcand

voir la vie comme cela, de dire ou montrer ces choses. » Alors je réponds: « Mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'on dise les choses comme elles sont ? » J'ai toujours fait des films exactement comme cela et je n'arrive pas à comprendre de quoi on m'accuse quand on me traite de cynique. Quand j'ai fait **Gina**, qui est un film avec une finale assez violente, on m'a dit que cette violence était gratuite. On tournait dans un hôtel et il y a eu un meurtre à cet endroit trois semaines après le tournage. Un gars est monté dans son auto et il y avait de la dynamite sous le siège. On a retrouvé des morceaux jusque sur le toit de l'hôtel. Cela s'est passé, de quoi m'accusez-vous ?

Ciné-Bulles : Existe-t-il un complexe, au Québec, vis-à-vis la violence au cinéma ?

Denys Arcand : Peut-être, ou vis-à-vis le sexe. Quand j'écrivais les dialogues du **Déclin de l'empire américain**, qui sont surtout tirés de conversations que j'ai eues ou entendues, (je n'ai pas une très grande imagination) on me disait: « Tu ne vas pas mettre cela dans ton film. »

Ciné-Bulles : Est-ce que le projet de remake américain du **Déclin de l'empire américain** est encore en vie ?

Denys Arcand : C'est en *turn around*. C'est-à-dire qu'un film est pris par une très grosse compagnie, un *major* qui met de l'argent dedans et ensuite n'y croit plus vraiment. Alors il l'offre aux autres compagnies. On en est à ce stade. Ils ont fait deux versions du scénario.

Ciné-Bulles : Avez-vous été consulté ?

Denys Arcand : Je suis allé quatre ou cinq fois à Los Angeles pour donner mon avis, c'était une consultation bien lointaine. Alors peut-être que cela ne se fera jamais, peut-être dans quatre ou cinq ans... Ils ont des centaines de projets...

Ciné-Bulles : Voudriez-vous en faire la mise en scène ?

Denys Arcand : Je pourrais mais cela ne m'intéresse pas vraiment, j'ai déjà fait le film que je voulais. Il est là, il a fait le tour du monde, à la rigueur cela pourrait être intéressant pour mon compte en banque, mais pas cinématographiquement. Si j'avais envie de faire un film en anglais,

je ferais plutôt une histoire originale écrite en anglais.

Ciné-Bulles : Avez-vous pensé tourner **Jésus de Montréal** simultanément en français et en anglais ?

Denys Arcand : Je ne crois pas au *double shot*. Pour moi c'est *the kiss of death*. Toutes les choses qui ne sont ni chair ni poisson, comme ces faux films internationaux où les gens s'imaginent que pour faire un film qui marche au Québec, il faut des vedettes étrangères ou un sujet dit *international* ou encore le *parler Radio-Canada*: qui, d'ailleurs, n'existe absolument nulle part. Un sujet catholique où les gens jouent la passion de notre Seigneur Jésus-Christ dans un sanctuaire, il fallait que cela se passe en français.

Ciné-Bulles : Si le **Déclin de l'empire américain** a été une entreprise extrêmement rentable pour certaines personnes, on sait qu'elle l'a été moins pour l'auteur du film. Vous parliez tout à l'heure de leçon d'expérience. Est-ce que vous vous êtes protégé pour **Jésus de Montréal** ?

Denys Arcand : Avant le **Déclin de l'empire américain**, à peu près aucun film québécois n'avait fait de profit. Cette notion était absente des négociations avec un producteur parce qu'il ne s'en faisait jamais. Les films rapportaient un peu ou pas d'argent dans les poches des producteurs et ensuite on passait au suivant. On a été pris par surprise avec le **Déclin de l'empire américain**. Brusquement les coffres se sont remplis d'or et je me suis rendu compte que je n'étais pas protégé. Désormais mes contrats sont faits par des avocats.

Ciné-Bulles : Qu'est-ce que cela pourrait vous rapporter si le film marche ?

Denys Arcand : C'est très compliqué ce genre de chose, j'ai un pourcentage, j'en avais un aussi sur le **Déclin de l'empire américain** mais c'est un pourcentage sur quoi au juste ? Il y a le *box office*, le *net*, le *gross*. On n'embarquera pas vos lecteurs là-dedans, cela prendrait un cours d'économie sur toutes les notions qui sont en cause lorsqu'on évalue les profits d'un film.

Ciné-Bulles : Est-ce que l'argent est un sujet tabou dans le cinéma québécois ?



Robert Lepage dans **Jésus de Montréal**

Entretien avec Denys Arcand

Denys Arcand : Non, on pourrait en parler, mais c'est très compliqué, il y a plusieurs intermédiaires. Je ne suis pas un expert. Il y a des philosophies différentes dans tous les pays sur cette question. Par exemple en France, on fait les films pour des salaires relativement modestes mais l'auteur participe aux profits durant la carrière du film. La philosophie américaine est de demander le plus cher possible pour faire un film et ensuite on se fiche de la distribution. Si vous avez une billetterie nationale comme en France, c'est beaucoup plus facile de contrôler les entrées réelles d'un film car vous avez des chiffres. Ici, nous en avons mais on sait très bien que tous les exploitants trichent. Il y a des millions de façons de couler de l'argent.

Ciné-Bulles : Vous avez dit il y a quelques années qu'on fait trop de films au Québec.

Denys Arcand : C'est un point de vue embêtant qui m'a attiré quelques bosses de la part de mes collègues. Je trouve qu'on fait trop de films comme on publie trop de livres, on crée trop de pièces de théâtre et cela s'explique. Avec le pool de talent qu'on a au Québec, il n'y a pas assez de bons scénarios, de bons techniciens, de bons réalisateurs pour faire 15 bons longs métrages par année. Il y en a assez pour en faire cinq ou six mais pas 15. Mais qui va décider qui va tourner ? Nous sommes dans une industrie entièrement subventionnée, on se retrouve face à des fonctionnaires qui eux, par définition, ont horreur de prendre une décision et de se faire des ennemis. Alors ils finissent par dire oui à des projets dont tout le monde sait au départ qu'ils ne seront pas bons. Quand on entend dans les coulisses ce qui se dit : « Cela va être épouvantable... C'est catastrophique », on en vient à se demander pourquoi on a mis de l'argent dans ces films. En même temps dans un pays où la culture n'est pas très encouragée par les gouvernements, c'est embêtant et dangereux de tenir le discours que je tiens parce qu'ils pourraient s'en servir pour justifier des coupures.

Ciné-Bulles : Pour la première fois dans *Jésus de Montréal* vous abordez directement le monde des arts, des artistes, de la représentation comme sujet d'un film.

Denys Arcand : Le personnage principal et les gens qui l'entourent, c'est l'histoire de ma vie, de

quelqu'un qui fait face au même milieu, aux mêmes contradictions. Il y est question de la pureté, de l'authenticité par rapport au commerce. Il y a des gens qui veulent *packager* ce qu'on fait, qui veulent vendre, qui veulent en profiter. Il y a toujours des parasites autour d'eux, même des journalistes. Il va y avoir un point de vue éthique.

Ciné-Bulles : Vous tournez aussi des publicités et vous faites la publicité de votre film.

Denys Arcand : C'est très très embêtant, vous allez voir d'ailleurs, le film est très ambivalent sur tout cela. Moi je ne vends pas trop le produit culturel lui-même mais quand je vends, je préfère vendre carrément autre chose, comme *Provigo*, parce que là, il n'y a pas d'ambiguïté. Mais cela reste très embêtant car maintenant les cinéastes ont accès à la publicité. C'est d'ailleurs la voie d'accès au cinéma (Simoneau, Lauzon). Je remarque que leur attitude est très différente de celle des gens de mon époque; ils n'arrivent pas à trouver si c'est bien ou mal. À mon époque, on était complètement à la merci des producteurs, on était prêt à vendre notre mère pour tourner. Eux, ils sont payés des sommes faramineuses pour faire de la publicité et cela leur donne une certaine indépendance économique qui leur permet d'avoir de plus hautes exigences sur leurs films et dire : « Je vais le faire à mes conditions. » Mais il y a l'autre côté de la médaille; à force de faire de la publicité, notre esthétique de cinéastes devient publicitaire. Ce phénomène est mondial. On développe en tournant de la publicité un espèce de langage axé sur les gros plans, les décadrages, les désaxages.

Ciné-Bulles : Et votre esthétique à vous ?

Denys Arcand : Elle l'est sans doute. C'est difficile de dire comment, mais je sens que mes films sont beaucoup plus léchés qu'ils ne l'étaient à l'époque. Ils sont beaucoup plus fluides parce qu'on devient très habile à force de faire de la publicité, on a toujours des problèmes insurmontables à résoudre en 15 secondes. Je dois être en partie contaminé même si j'en tourne relativement peu. Mais comment résister si après *Jésus de Montréal* je n'ai pas tout de suite une autre idée de film ou si je veux prendre six mois de vacances, ne rien faire ou regarder autour de moi. En tournant des publicités, ces choses deviennent très faciles. ■

Filmographie de
Denys Arcand :

- 1959 : *À l'est d'Eaton* (coréalisé avec S. Venne)
- 1962 : *Seul ou avec d'autres* (coréalisé avec D. Héroux et S. Venne)
- 1964 : *Champlain*
- 1965 : *les Montréalistes*
- 1965 : *la Route de l'Ouest*
- 1965 : *Montréal un jour d'été*
- 1966 : *Volleyball*
- 1967 : *Atlantic Parks/Parcs atlantiques*
- 1970 : *On est au coton*
- 1971 : *la Maudite Gallette*
- 1972 : *Québec : Duplessis et après*
- 1973 : *Réjeanne Padovani*
- 1975 : *Gina*
- 1976 : *la Lutte des travailleurs d'hôpitaux*
- 1981 : *le Confort et l'indifférence*
- 1984 : *le Crime d'Ovide Plouffe*
- 1986 : *le Déclin de l'empire américain*
- 1989 : *Jésus de Montréal*